

## La vie quotidienne

« Il y a un abîme entre ces idées générales, ces lieux communs, qui peuvent orner un développement littéraire, et le véritable « philosopher ». Celui-ci implique en effet une rupture avec ce que les sceptiques appelaient *bios*, c'est à dire la vie quotidienne. Précisément, cette rupture du philosophe avec les conduites de la vie quotidienne est ressentie fortement par les non-philosophes. » Pierre Hadot, *Eloge de la philosophie antique*.

« Ah, que la vie est quotidienne ! » Jules Laforgue, *Complainte sur certains ennuis*.

« **Le train-train** : d'où vient que pour dire le rythme de notre existence, nous parlions comme un disque rayé ? Pourquoi la métaphore ferroviaire que nous nous appliquons est-elle, par surcroît, affligée d'un bégaiement ridicule ? Que signifient, de même, toutes les expressions machinales ou désolées par lesquelles nous esquivons l'impitoyable « quoi de neuf ? » : « bof », « on fait aller », « la vie continue... » ? » Pascal Bruckner Alain Finkielkraut *Au coin de la rue l'aventure*.

« La vraie vie est ailleurs. »

« Ce qui m'attirait ce n'était pas tellement l'art mais plutôt la vie d'artiste avec tout ce qu'elle comportait dans mon idée de fantaisie, de libre disposition de soi-même. Certes depuis longtemps j'étais attiré par la peinture et par le dessin mais sans que cela fût une passion irrésistible ; tandis que je voulais à tout prix échapper à la vie monotone. » Pierre Bonnard

« Je ne demande pas le grand, le lointain, le romanesque.. J'embrasse le commun, j'explore le familier, le bas, et suis aussi à leurs pieds... » Emerson, *The American Scholar*.

## Les rapports ambigus du philosophe avec la vie quotidienne

Selon une **représentation** devenue **traditionnelle** de la **démarche philosophique**, celle-ci consisterait en une tentative pour **s'évader** de la **vie d'ici-bas** dans laquelle, à l'image des prisonniers de la célèbre allégorie platonicienne, le commun des hommes s'enlise et s'engluie. **Prendre de la hauteur par rapport à cette vie ordinaire et ses basses contingences, se libérer des chaînes de ses vulgaires obligations, telle serait la tâche de cet être marginal et pas comme les autres qu'est le philosophe.** Déjà Thalès, qui passait pour le plus ancien des philosophes grecs, avait été, dit-on, moqué par sa petite servante thrace qui l'avait vu tomber dans un puits alors qu'il observait le ciel étoilé : à quoi bon vouloir savoir ce qui était au ciel alors qu'il ne savait même pas voir ce qui était à côté de lui, à ses propres pieds.

Platon, relatant l'anecdote dans le *Théétète*, moque quant à lui la bêtise de la servante qui, incapable de percevoir la grandeur de cet incident, n'en retint que l'aspect comique. Si le philosophe en effet ne sait pas « *quel chemin conduit à l'agora, ni où se trouvent le tribunal, la salle de conseil ou toute autre salle de réunion publique* (1) », s'il « *n'est bon à rien quand il se trouve en face de besognes serviles, emballer une couverture de voyage, assaisonner un plat ou tenir des propos flatteurs* (1) », c'est parce qu'il a depuis longtemps **déserté ce monde de tous les jours pour un autre monde** qui constitue pour lui le seul vrai. Peu importe alors que sa terrible gaucherie dans toutes les circonstances de la vie quotidienne le fasse passer pour un imbécile aux yeux des gens du commun.



Jean Honoré Fragonard Le philosophe lisant

A l'anecdote concernant Thalès cependant fait pendant une autre anecdote, concernant elle aussi un des plus anciens philosophes grecs, Héraclite. Des voyageurs avaient fait pèlerinage pour le rencontrer, croyant « *trouver celui-ci dans des circonstances qui s'opposent au cours habituel de la vie des hommes, portant la marque de l'exception, du rare et, par suite, de l'excitant.* (2) » Or c'est à la plus prosaïque des scènes de la vie la quotidienne qu'ils furent confrontés : un vieillard se réchauffant à la tiédeur d'un four de boulanger ! Lisant leur déception sur leur visage, le philosophe les aurait alors invités à entrer malgré tout car « *les dieux sont aussi ici présents.* (2) », **ici**, c'est à dire en ce lieu banal et en ce moment sans relief de la vie de tous les jours. Pourtant, le terme le plus important de la phrase prononcée par Héraclite, fait remarquer le philosophe Pierre Macherey (3) est l'adverbe « **aussi** ». Ce qu'il signale, c'est que si le séjour du philosophe n'est pas dans un autre monde inaccessible, mais dans la « *réchauffante proximité des choses d'ici-bas* (3) », ce dernier est convié à demeurer auprès d'elles sans cependant se mêler complètement à elles. **Tel serait le rapport ambigu et paradoxal du philosophe à l'égard de la vie quotidienne : une présence absente ou une relation distante que Merleau-Ponty dans son *Eloge de la philosophie* exprime par la métaphore de la claudication.** « *Le philosophe boite* », car il y a en lui une sorte de **dissonance** qui fait qu'il **habite la vie**, qu'il y **prend part**, mais qu'il demeure cependant

comme un **étranger** dans cette mêlée fraternelle car « *il manque à son assentiment quelque chose de massif et de charnel.* »

**Là est tout le paradoxe de Socrate, qui est à la fois dans et hors de la vie quotidienne. Socrate est *atopos*, c'est-à-dire à part, étrange, inclassable.** D'un côté en effet Socrate se présente comme un **homme ordinaire**, à la limite du **conformisme**. Il a femme et enfants, participe pleinement à la vie quotidienne de sa cité sur l'agora, dans les rues ou dans les gymnases, c'est aussi un bon vivant qui sait faire bonne figure dans les banquets. Quand il interpelle ses concitoyens, c'est pour s'entretenir avec eux des sujets apparemment les plus banals, la pratique de leur métier, l'éducation de leurs enfants, leurs ambitions ou leurs préoccupations, en un mot tout ce qui constitue la trame de leur existence de tous les jours.

**Pourtant ses contemporains, qui ne s'y trompent pas, perçoivent son invitation à soumettre leur propre vie à l'examen comme une rupture radicale avec leur monde familier, une remise en question de leurs manières habituelles de voir et d'agir et des valeurs qui les sous-tendent.** D'où leur **embarras** devant les questions de Socrate. Ainsi Alcibiade, futur grand homme politique d'Athènes qui a depuis longtemps décidé de consacrer sa vie à persuader le peuple à l'Assemblée et à présider aux affaires de sa Cité, est contraint, devant l'insistance de Socrate, de reconnaître qu'il ignore pourquoi et dans quel but il veut agir ainsi. Le devin Euthyphron, que la pratique de sa profession conduit tous les jours à rendre les cultes, organiser les rites, interpréter les oracles, offrir les sacrifices... tous actes qu'exige la piété envers les dieux, se révèle incapable, face aux questions pressantes de Socrate, de dire en quoi consiste cette piété autour de laquelle tourne tout son univers quotidien. Lachès et Nicias, les deux valeureux hommes de guerre dont le champ de bataille a constitué le quotidien, ne savent pourtant pas définir ce courage dont ils ont fait preuve durant toute leur carrière militaire. **Parce qu'ils n'ont jamais pris de recul par rapport à leurs occupations de tous les jours, les interlocuteurs de Socrate sont incapables de justifier la valeur de leurs conduites les plus habituelles.** Les conformismes sociaux, le respect aveugle des traditions, les fausses certitudes leur interdisent tout exercice personnel du jugement. La mission de Socrate consiste alors à les harceler sans répit afin de les réveiller de leur sommeil existentiel, à la manière d'un taon importunant « *un cheval grand et généreux, mais que sa grandeur même alourdit et qui a besoin d'être aiguillonné.*(4)»

**Le thème du réveil philosophique : de l'inauthenticité de la quotidienneté à l'existence reconquise**

Selon Emmanuel Mounier Socrate, par son appel, inaugure une **longue tradition** dénonçant ce qu'elle considère comme le véritable « **péché originel philosophique** », même si ce péché « *n'est pas réservé aux philosophes* (5) ». Ceux qui le commettent choisissent de se laisser peu à peu scléroser par les routines et les habitudes du quotidien. La léthargie existentielle dans laquelle ils s'enferment conduit à un total étouffement de toute vie profonde. Mais elle leur permet, en excluant toute inquiétude spirituelle, de gagner la tranquillité et la paix. Contre cette démission et cette lâcheté fondamentale, ceux que Mounier surnomme les « *chevaliers de l'existence authentique* » - tous les grands représentants du courant existentialiste, chrétien ou athée - **appellent alors à la reconquête d'une existence plus pleine et plus riche en même temps que plus personnelle.** « *La première démarche de la philosophie est un appel : « Homme, réveille-toi ! »* (5) »

C'est ainsi que Kierkegaard stigmatise ce qu'il appelle l'« **univers de l'immédiat** », appelant l'existant à se tourner vers son intériorité et sa subjectivité. Heidegger quant à lui distingue **deux modes de l'existence, l'existence authentique et l'existence inauthentique.** La vie inauthentique, qu'on peut assimiler à la quotidienneté, est caractérisée par une situation d'indifférence et d'indistinction où s'établit la dictature du on, aboutissant ainsi à l'élimination de toute originalité et au nivellement général. Pour sortir de cet univers de la dépersonnalisation et accéder à la vie authentique, il faudra à l'existant prendre conscience de sa finitude et de sa condition d'être voué à la mort. Chez Sartre, le monde étouffant et vide de la quotidienneté est magistralement décrit à travers l'**univers des Salauds**, qui, refusant toute lucidité face à leur existence, s'enferment dans le conformisme rassurant des idées toutes faites et dans la répétition mécanique des attitudes stéréotypées (6).

**Même s'il ne participe pas du mouvement existentialiste, Bergson lui aussi oppose radicalement deux manières de vivre, qu'il exprime au travers de la métaphore spatiale de la surface et de la profondeur.** Selon lui, nous sommes en quelque sorte des **êtres doubles**, nous vivons constamment une sorte de **double vie**, divisés entre un quotidien qui contribue à nous dépersonnaliser et des moments privilégiés, mais rares, où s'exprime notre être authentique: celui du **moi profond**, qui constitue notre unité et le lieu véritable de notre subjectivité. Dans la plupart des circonstances habituelles de notre vie quotidienne, par commodité et par facilité, nous nous contentons de « **l'ombre de notre moi** ». Nos actions journalières – ainsi de l'acte de nous lever le matin lorsque le réveil sonne et de vaquer à nos occupations quotidiennes – s'accomplissent d'une façon machinale, sans que notre « *personnalité s'y intéresse* (7) ». Nous ne sommes que des **automates conscients**. De même les idées qui nous agitent ne sont que des idées toutes faites, flottant à la surface de nous-mêmes « *comme des feuilles mortes sur l'eau d'un étang.*(7) » Si l'expression n'est pas d'emblée péjorative –en tant qu'elle désigne la superficie

du moi, sa surface de contact avec la réalité extérieure - Bergson cependant use de termes assez violents lorsqu'il évoque le moi superficiel. **Il le dénonce comme un moi fantôme, un moi parasite, un moi aliéné, qui contribue à trahir et à défigurer notre moi profond.** Sous l'influence du langage et de la socialité, nos sentiments se voient déformés et privés de toute originalité. Par la répétition, nos sensations, perceptions et impressions perdent leur fraîcheur et leur nouveauté. Ainsi cette ville que j'habite maintenant depuis assez longtemps n'a pas changé depuis la première fois où j'y suis venu. Et pourtant, si je repense à mon impression du premier jour, je constate qu'un changement singulier l'a affectée. A force d'apercevoir tous les jours ces maisons et ces rues, de les désigner constamment par le même nom, l'impression que j'en reçois aujourd'hui s'est comme décolorée et figée : en un mot, elle a « *vieilli* ». Comment mieux exprimer l'usure insidieuse à laquelle la quotidienneté soumet nos états psychologiques?

**Toute la philosophie de Bergson nous convie alors à creuser sous cette surface altérée et figée pour atteindre les profondeurs de notre conscience.**

C'est là que nous pourrions ressaisir « *le moi intérieur, celui qui sent et se passionne, celui qui délibère et se décide* (7) ». Ce moi constitue une force, une unité, et cette unité est celle de la **durée pure**. En nous replongeant dans son flux ininterrompu, nous parviendrons à coïncider avec le mouvement même de la vie véritable, son dynamisme et la puissance de création qui la caractérise.

**Bergson accorde sur ce plan un rôle essentiel à l'art.** Il appartient à l'artiste – poète, « *romancier hardi* », dramaturge ou musicien - parce qu'il est naturellement plus détaché des exigences de la vie ordinaire - de rendre transparent le voile qu'elle a contribué à tisser entre la nature et nous, et surtout entre nous et nous-mêmes. Aussi a-t-il ce pouvoir de nous rendre la « *pureté originelle* » de notre vie intérieure et de nous permettre de ressaisir notre identité perdue.

**Il y a donc bien pour Bergson une aliénation du quotidien, de cette vie de tous les jours qui n'est la plupart du temps qu'une vie d'emprunt. Comprendons bien cependant que si « la vraie vie est ailleurs », il ne s'agit pas pour autant de désertier cette vie superficielle dont nous nous contentons à l'ordinaire.** La raison en tient d'abord à ce que nous n'avons que très difficilement et très rarement accès à notre moi profond. **Difficilement** : lâcher la vie superficielle pour nous identifier à la vie profonde exige en effet un « *vigoureux effort* », une véritable ascèse. Le chemin qui nous y mène est un chemin d'effort. Ajoutons que ces moments de notre vie où se produit une sorte de révolte qui fait craquer la croûte extérieure et où « *le moi d'en bas remonte à la surface* (6) » sont des **moments rares**. Ils ne se produisent pas dans les circonstances ordinaires de la vie – parce qu'elles sont en général indifférentes, voire insignifiantes - mais dans des circonstances exceptionnelles et solennelles, par exemple lorsque nous avons à prendre une décision qui, comme un mariage



ou le choix d'une profession, engage toute notre vie. **Mais la raison principale en est que si cette « croûte extérieure de jugements bien tassés et d'idées solidement assises » s'est constituée c'est « dans notre intérêt même, par les nécessités de la vie. (8) »** Une vie purement individuelle, hors des contraintes de la société et du langage, une vie en quelque sorte immatérielle, libérée des exigences de l'utilité et des servitudes de l'action, n'est en effet qu'un rêve idéal. Le moi superficiel n'est donc pas seulement commode, il est indispensable. Y renoncer pourrait d'autre part se révéler périlleux. Ainsi le drame, au théâtre, remue en nous ces nappes profondes de notre personnalité qui en constituent ce qu'on pourrait appeler l'élément tragique : sentiments intenses ou passions violentes. Que se passerait-il cependant si ces nappes souterraines et brûlantes se manifestaient dans la vie de tous les jours et en constituaient l'ordinaire ? La violence soudaine de leur éruption mettrait la société en danger en risquant de la faire sauter tout entière. Ce que l'art rend possible, la vie en société ne peut ainsi la plupart du temps que le réprimer.

## **Le paradoxe de la banalité**

**Dans son ouvrage *L'euphorie perpétuelle*, Pascal Bruckner constate que la grande découverte de la modernité a été celle de la banalité et de la platitude (9) du quotidien, ainsi que de l'ennui profond qui en émane.** Cette découverte est d'abord l'effet de la **sécularisation du monde**. Jusque là, en effet, la perspective de l'au-delà promise par la religion permettait de racheter le quotidien, jusque dans ses aspects les plus humbles et les plus misérables. Ceux-ci étaient en quelque sorte voulus par Dieu comme une épreuve, un passage obligé pour gagner le salut. Que pesaient d'autre part, face à l'espérance de la vie éternelle, les petites joies et les petites misères de la vie d'ici-bas ? Ajoutons que dans toutes les sociétés anciennes, caractérisées par l'importance et la **force des traditions**, les multiples activités rythmant la vie de tous les jours étaient intégrées dans une conception globale de l'univers qui contribuait à la fois à les **structurer** – grâce à tout un ensemble de rites et de coutumes – et à leur donner une **justification**. C'est encore le cas dans les quelques **sociétés primitives** qui subsistent aujourd'hui. Ainsi l'ethnologue Pierre Clastres a bien montré comment l'opposition fondamentale entre le féminin et le masculin qui régit le système de pensée des Indiens Guayaki conditionne leur vie sociale tout entière, commande l'économie de leur existence quotidienne et confère un sens à tout un ensemble d'attitudes participant de cette existence (10).

Dans un monde qui a proclamé depuis plus d'un siècle la « mort de Dieu » et dans lequel les traditions ne sont plus investies d'une légitimité indiscutable, cependant, « plus rien ne nous sauve du prosaïsme qui constituait jadis cette

*modeste part de l'existence que les prières, les rites, la foi pouvaient amender. »* (Pascal Bruckner, op.cité) **Désacralisée, réduite à son aspect profane, l'existence quotidienne se révèle alors à l'homme moderne dans sa nudité et sa vacuité.** Le caractère répétitif qui constitue son essence devient étouffant, insupportable, voire haïssable. C'est ainsi qu'avec le XIX<sup>ème</sup> siècle apparaît le **mépris de la vie ordinaire.** La vie bourgeoise, étriquée, provinciale et engluée dans le conformisme, est alors opposée par certains à la vie de bohème ou vie d'artiste, caractérisée par la marginalité, l'innovation et l'originalité (11).

**Quant au rapport que chacun d'entre nous entretient aujourd'hui avec son quotidien, il serait, selon Pascal Bruckner, profondément paradoxal. Oscillant perpétuellement entre ces deux attitudes opposées que sont l'inertie et la frénésie, nous reprochons à notre vie de tous les jours d'être à la fois harassante et monotone.** *« Du quotidien, on peut affirmer deux choses contradictoires : qu'il se répète autant qu'il nous exténue. »* (op.cité) D'une part, nous souffrons de la répétition fastidieuse des jours qui passent et se ressemblent, de l'effroyable routine d'un quotidien où le lendemain est la réplique d'aujourd'hui, de la fadeur d'une existence où rien n'arrive. *« Le quotidien est dépourvu de l'attrait pathétique par excellence : le suspense. »* Bien des romans contemporains ont pris pour thème la monotonie et la grisaille d'un tel quotidien (12), nombreuses aussi sont les analyses sociologiques ou philosophiques qui lui ont été consacrées : ainsi de la description de la société de consommation par Baudrillard ou de la dénonciation par Marcuse de l'« unidimensionnalité » de nos sociétés industrielles avancées. Et pourtant, ce quotidien où rien ne nous arrive nous épuise et nous exténue. Il nous mobilise en permanence, exige que nous vivions dans l'urgence. Ses inévitables désagréments provoquent en nous un mélange d'énervement, de contrariété et d'irritation (13) qui contribue à nous plonger dans cet état moderne par excellence qu'on appelle le stress.



Francis Bacon Self portrait

C'est peut-être en réaction à la permanente tension qu'elle génère que les sociétés post-modernes ont instauré un **nouveau rapport à la quotidienneté**. Le philosophe Gilles Lipovetsky dans son ouvrage *L'ère du vide* parlera à ce propos d'une véritable « **logique de l'indifférence** » ou d'un phénomène de « *désertion de masse* ». Refusant la révolte aussi bien que la soumission à l'égard d'un quotidien qu'ils supportent de plus en plus mal, nombreux sont ceux qui choisissent de **s'en désinvestir** et de **s'en dégager**. Il s'agit d'envisager tous les aspects de ce quotidien sous l'angle d'une conscience **cool** et **décontractée**, de le vivre « *en roue libre, à vide, sans adhérence* » dans le plus total vide émotionnel. Une telle apathie désinvoltée constitue peut-être un rempart contre les désagréments et les dommages de la vie quotidienne.

## La vraie vie n'est pas ailleurs

**Comment échapper à la morne platitude et à l'effrayante banalité du quotidien ? Une première tentation serait de procéder à son abolition radicale.** « *Abolir la vie quotidienne ! Qui n'a caressé ce rêve à un moment ou à un autre ?* » constate Pascal Bruckner (op.cité) Si la vie est coupable d'être quotidienne, ne convient-il pas d'abolir cette quotidienneté ? Or, poursuit Bruckner, outre qu'il s'agit d'une totale utopie – la grande illusion de mai 68 fut de croire qu'il était possible d'instaurer un état de bonheur permanent et de « vivre sans temps mort et jouir sans entraves » - un tel rêve peut prendre l'aspect d'un véritable « *fantasme policier* » lorsqu'il est réalisé sous ses formes les plus radicales. **Hannah Arendt, dans son ouvrage *Le système totalitaire, a magistralement montré comment les grands totalitarismes du XXème siècle, nazisme et stalinisme, ont eu pour objectif ultime la destruction radicale de ce monde commun qui constitue l'univers quotidien des hommes.*** Dans une première étape, il s'agissait de couper les hommes du monde réel de la vie de tous les jours en les enfermant dans le monde purement fictif de l'idéologie. Ce que l'entreprise totalitaire parvenait à réaliser par le mensonge de la propagande et la puissante contraignante de l'endoctrinement. Dans un deuxième temps, l'instauration du règne de la terreur avait pour finalité de ruiner toutes les relations quotidiennes entre les hommes, en créant en permanence une atmosphère de peur et de suspicion généralisée. Tous les aspects de la vie ordinaire – relations amoureuses, amicales, familiales, loisirs, travail - étaient soumis à une surveillance permanente, la délation était encouragée, ce qui contribuait à détruire toute confiance mutuelle. Chacun devenait pour les autres un suspect potentiel (14). Au final, l'entreprise totalitaire débouche sur cet état qu'Arendt nomme **loneliness** ou **désolation**, « *expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées* » parce que les hommes qui y sont plongés ont perdu la



mutuelle garantie dont « *ils ont besoin pour éprouver, pour vivre et pour connaître leur chemin dans le monde commun.* »

S'il convient de lutter contre la capacité d'engluement et d'empoisement du quotidien, il ne s'agit donc pas pour autant de rêver à son abolition. **La solution serait peut-être de le densifier et de le magnifier de l'intérieur, en comprenant que sous les mille petits riens qui font notre existence la plus quotidienne il y a un sens caché à découvrir ou une beauté secrète à révéler (15).**

Découvrir le sens caché des actes et des faits de la vie courante en leur appliquant la méthode d'interprétation psychanalytique, telle est la tâche que Freud s'est assignée dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*. A partir de l'analyse d'exemples tirés de son expérience personnelle, il se propose d'y démontrer que, sous leur apparence banale et souvent dérisoire, les différents incidents et menus faits de notre vie de tous les jours ouvrent « *comme une lucarne* (16) » sur l'inconscient, qui y est en permanence actif. Toutes ces anomalies bénignes et ces menus accrocs passagers de la conduite courante que la langue française regroupe sous la catégorie d'**actes manqués** – comme d'oublier de poster une lettre, de ne plus parvenir à mettre la main sur objet que l'on a pourtant rangé avec soin, d'éprouver un curieux sentiment de déjà-vu en visitant un lieu où l'on se rend pour la première fois – loin d'être des actes purement machinaux et accidentels, ont un sens en ce qu'ils servent une intention inconsciente. **La psychopathologie de la vie quotidienne serait ainsi une manière de suggérer que notre vie de tous les jours est beaucoup plus intéressante – et peut-être inquiétante – qu'elle ne le semble à première vue.** Si nous étions plus attentifs à ces petits faits et que nous apprenions à éduquer notre regard sur eux, en effet, nous comprendrions que notre vie quotidienne a « *davantage de piquant qu'on n'a l'habitude de lui attribuer* (16) » et qu'elle peut même quelquefois basculer du côté de l'inquiétant, voire du monstrueux. Sous son apparente platitude peuvent se cacher d'obscurs conflits dont nous n'avons sur le moment nullement conscience (17). C'est de ce retour subit du refoulé au sein du quotidien que jaillit cette impression de malaise que l'on peut éprouver dans la vie courante et que Freud propose d'appeler l'*unheimlich* : l'**inquiétante étrangeté**, c'est à dire « *cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tous temps familières.* » La banalité devient étonnante, le familier étrange (18).

Une autre manière de transfigurer le quotidien consisterait à opérer une **révolution du regard**, à le voir avec des yeux neufs, afin de retrouver devant lui, jusque dans ses aspects les plus simples et les plus ordinaires, la **faculté d'émerveillement**. Alors nous comprendrions que la beauté « *n'est pas au-delà ou au-dessus des choses vulgaires, elle est en leur sein même, et il suffit d'un regard pour l'en extraire et la révéler à tous.* (19) » **Réenchanter le quotidien**

**procéder à sa métamorphose ou à sa transfiguration afin de l' « habiter poétiquement », telle fut l'ambitieuse entreprise du surréalisme.** Appelant, sous le patronage de Rimbaud, à une redécouverte de la « vraie vie », les surréalistes se proposaient de lutter contre le « *destin sans lumière* (20) » de l'homme moderne et de chercher « *un remède* » qui puisse le sauver « *de la « vie à contrecœur » qu'il est obligé de mener.* (21) » Cette vraie vie, cependant, ils ne prétendaient pas la trouver dans un au-delà, un monde imaginaire et rêvé coupé du monde réel, mais bien dans la vie de tous les jours (22), qu'il s'agissait pour eux de réinvestir en se lançant à sa rencontre. Ainsi Breton et ses amis déambulaient-ils dans les rues de Paris et ses lieux familiers - marché aux Puces, brasseries des Grands Boulevards, boutiques des petites rues commerçantes - dans le but d'y découvrir l'insolite et le merveilleux qu'ils recelaient. Leurs errances, dans cet état d'inattention attentive recommandé par Breton – il s'agissait de se maintenir dans « *un état complet de distraction* » de l'esprit tout en demeurant en alerte, aux aguets, attentif à toutes les promesses de nouveauté et d'inattendu - les ouvraient au miracle des rencontres et des coïncidences : **objets, évènements, menus faits de la vie quotidienne révélaient alors leur sens caché, recouvraient toute leur magie ou leur charge de mystère.**



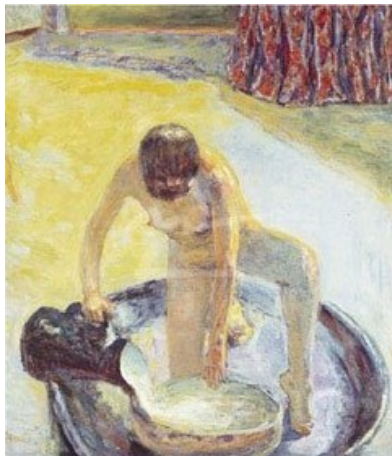
Salvador Dalí La gare de Perpignan

Sans doute peut-on accorder aux surréalistes qu'il revient à l'artiste « *de nous montrer que la vie dite commune est tout sauf commune et de nous éveiller à sa féerie.* (23)» Il ne semble pas nécessaire pour autant d'en appeler à l'insurrection générale contre les contraintes logiques, morales et sociales de la vie de tous les jours, comme le proposait Breton dans son Manifeste. Là est sans doute la limite du surréalisme : la beauté du quotidien n'est pas nécessairement une « *beauté convulsive* » ouvrant sur la **révolte** et l'**action révolutionnaire** (24). Elle est aussi cette beauté simple et paisible, qui, loin de faire naître en nous l'impatience ou la fureur, nous ouvre à la grâce fugitive de tous les petits moments de joie que nous offre la vie de tous les jours. **C'est cette simplicité de la vie quotidienne qu'un peintre comme Bonnard s'est évertué à traduire dans ses toiles :** affairément des passants dans les rues encombrées de la capitale – comme cette

silhouette féminine à la fois fragile et cocasse qui marche avec précaution sur la chaussée, tenant d'une main ferme son parapluie - enfants absorbés dans une partie de croquet ou occupés à leurs devoirs sous le halo orangé de la lampe, femme surprise dans sa nudité, se coiffant devant la glace, occupée à se vêtir, une jambe enfilée dans son jupon ou procédant à sa toilette dans son tub (24).



Pierre Bonnard La femme au parapluie



Pierre Bonnard Nu au tub (25)

## Notes

- 1 *Théétète*, 173c et 175e.
- 2 Rapporté par Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*.

- 3 Pierre Macherey *Le quotidien, objet philosophique ?*
- 4 *Apologie de Socrate*, 30 e.
- 5 Emmanuel Mounier *Introduction aux existentialismes*.
- 6 « Ils sortent des bureaux, après leur journée de travail, ils regardent les maisons et les squares d'un air satisfait, ils pensent que c'est **leur** ville, une « belle cité bourgeoise ». Ils n'ont pas peur, ils se sentent chez eux. (...) Ils sont paisibles, un peu moroses, ils pensent à Demain, c'est-à-dire, simplement, à un nouvel aujourd'hui ; les villes ne disposent que d'une seule journée, qui revient toute pareille à chaque matin. (...) Les imbéciles. » *La Nausée*, Folio-Gallimard, p.221.
- 7 Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*.
- 8 Bergson, *Le rire*.
- 9 « ce qui menacerait nos vies (...) ne serait rien d'autre que la platitude, entendue au sens littéral, comme l'absence de tout relief, de toute hauteur, de tout rapport au « grandiose » » écrit Luc Ferry dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*
- 10 Une telle dichotomie engendre une division sexuelle des tâches, qui impose aux hommes et aux femmes deux styles d'existence à la fois opposés et soigneusement séparés. Aux hommes revient la tâche quotidienne de chercher la nourriture – ils chassent et collectent – aux femmes celle de transporter les biens – les Guayaki sont nomades – de fabriquer les objets, faire la cuisine et s'occuper des enfants. Quant à l'espace de la vie quotidienne, il se trouve clairement divisé en deux zones « un espace masculin et un espace féminin, respectivement définis par la forêt où chassent les hommes et par la campement où règnent les femmes. » Les Indiens Guayaki expriment cette dichotomie hommes/femmes par l'opposition symbolique de ces deux instruments que sont l'arc et le panier, ce qui entraîne un certain nombre de rites (ainsi, au moment où le garçon intègre la communauté des hommes, il fabrique son premier arc, à sa première menstruation la fille reçoit de sa mère un panier) ainsi que de prohibitions ayant pour but d'éviter toute transgression de l'ordre qui règle la vie du groupe.
- 11 « On y voit, comme il se doit, une pléiade de jeunes gens désargentés vivre sous les combles, porter des tenues vestimentaires extravagantes, hanter les cafés, s'enivrer d'absinthe, s'enflammer pour de nobles causes, tomber souvent amoureux, choquer le bourgeois, organiser des canulars savoureux, des tapages nocturnes et même, créer quelques œuvres novatrices... » Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*
- 12 Georges Perec en donne une description saisissante dans son roman *Les choses* couronné en 1965 par le prix Renaudot. Voilà comment se déroule la vie des deux

héros de ce livre, Jérôme et Sylvie : « *Ainsi passaient les semaines. Elles se succédaient avec une régularité mécanique ; quatre semaines faisaient un mois, ou à peu près ; les mois se ressemblaient tous. Les jours, après avoir été de plus en plus courts, devinrent de plus en plus longs.(...) Leur vie s'écoulait. (...) Il put sembler bientôt que toute vie s'arrêtait en eux. Du temps passait, immobile. (...) Ils n'éprouvaient ni joie, ni tristesse, ni même ennui, mais il pouvait leur arriver de se demander s'ils existaient encore, s'ils existaient vraiment (...) ils étaient au cœur du vide (...) Leur vie était comme une trop longue habitude, une vie sans rien. »*

**13** Ce que constate Gilles Lipovetsky dans *L'ère du vide* « *Qu'est-ce qui n'est pas aujourd'hui sujet à dramatisation et à stress ? Vieillir, grossir, enlaidir, dormir, éduquer les enfants, partir en vacances, tout fait problème, les activités élémentaires sont devenues impossibles. »*

**14** Le film *La vie des autres* apparaît à cet égard comme un implacable témoignage qui donne à voir ce progressif effritement auquel était soumise la vie tout entière des individus dans l'ancienne RDA. L'espionnage permanent auquel se livrait la Stasi avait pour conséquence de fragiliser toutes les relations quotidiennes, qu'elles soient mondaines, professionnelles ou amoureuses. La machine inhumaine de la dictature policière parviendra ainsi à gangrener la vie intime de l'héroïne Christa Maria et elle contraindra au suicide l'un de protagonistes du film, dont la vie professionnelle avait été détruite.

**15** C'est le point de vue que se propose de développer Pierre Macherey dans son très intéressant ouvrage *Petits riens Ornières et dérives du quotidien*. Point de vue partagé par Luc Ferry selon lequel « *Il faudrait, non pas abandonner la vie quotidienne (...) mais la transformer de l'intérieur, pour qu'elle renaisse illuminée de sens et de beauté... » Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*

**16** Pierre Macherey, *op.cité*, Chapitre II, Freud : le quotidien ou l'inconscient à portée de main. Pascal Bruckner pose un constat identique « *Voilà chaque existence dotée, grâce à cette chambre d'écho inépuisable, d'une profondeur inattendue. Inflation inédite du commentaire : de même que les rêves sont cette profusion d'intrigues que nous offre le cerveau rien qu'en dormant, nos conduites les plus bénignes ont un sens, lapsus et actes manqués transforment les carrières les plus plates en cavalcades tumultueuses. Chacun peut gloser sur soi, plonger dans ses sous-sols, en ramener une provision de fables, d'énigmes qui instaurent une sorte d'embellissement de l'ordinaire. » L'euphorie perpétuelle.*

**17** Dans un article intitulé le cas *Signorelli* ainsi que dans le premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud en donne un exemple personnel. Le lecteur y apprend comment l'analyse d'un fait apparemment infime de sa propre vie – cas d'un nom propre oublié accompagné d'une fausse réminiscence - le conduisit à une suite d'idées pénibles qu'on pourrait intituler « mort et sexualité ». Un oubli banal, comme ceux que chacun d'entre nous fait quotidiennement sans s'y arrêter, a fait ressurgir en lui un douloureux sentiment de culpabilité lié au suicide d'un de ses patients, et le lien direct de ce suicide avec la sexualité l'a ramené à ses propres découvertes sur le sujet et à l'accueil peu chaleureux qu'elles reçurent de ses contemporains. Citons également le cas, présenté au chapitre 5 du même ouvrage et



qui selon Freud « *montre jusqu'à quelles profondeurs de l'âme peut conduire l'analyse d'un lapsus.* » Il s'agit d'une femme répondant à sa fille qu'elle avait « *douze doigts* ». Ce petit dérapage verbal du type de ceux que chacun d'entre nous peut faire dans sa vie de tous les jours la renvoya très vite à un désir de meurtre – celui d'un oncle dont elle attendait impatiemment l'héritage – ainsi qu'à un souhait de mort à l'égard de ses deux enfants anormaux, sentiments qu'elle avait bien sûr immédiatement refoulés.

**18** Le sentiment d'inquiétante étrangeté, note Freud, est exploité par la littérature dans le genre fantastique. Partant du « *terrain de la réalité courante* », de la description d'une vie très familière, l'auteur y introduit l'Étrange, soit en le faisant surgir brusquement, soit en le laissant pénétrer lentement, insidieusement dans une telle réalité.

**19** Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*

**20** André Breton, *Manifeste du surréalisme.*

**21** Jean Lacoste, *L'idée de beau.*

**22** « *Les romantiques, prisonniers de la nostalgie de la religion, rêvaient de départ, de couleur historique et locale, d'exotisme : ils révélaient ainsi le lien profond qui unit, chez l'homme, le désir d'un autre monde et le désir d'un monde situé ailleurs dans l'espace et dans le temps. Pour les surréalistes, la vraie vie est là.* » Ferdinand Alquié, *Philosophie du surréalisme.*

**23** Pascal Bruckner, *op.cité.*

**24** « *Révolte absolue, insoumission totale, sabotage en règle, humour et culte de l'absurde, le surréalisme, dans son intention première, se définit comme le procès de tout toujours à recommencer.* » écrit Camus dans *L'homme révolté.*

**25** « *Une femme aimée, les couleurs du jour, des chats parmi les livres, quelques amis et la beauté du monde alentour, que demander de plus, quoi d'autre ?* » constate Guy Gofette en évoquant Bonnard dans son ouvrage *Elle, par bonheur, et toujours nue.*

**26** « *Une femme dans son bain, c'est toujours du bonheur qui se touche, l'éclaircie dans la chair sombre des heures, la fin de l'angoisse. (...) C'est le ciel qui se retourne comme un gant, le blanc mêlé au rose, et le bleu des bonnes nouvelles.* » Guy Gofette, *op.cité.*

